

Ky Nam Le Duc, réalisateur du *Meilleur Pays du monde*

Michel Coulombe

Volume 39, numéro 1, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94559ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2021). Ky Nam Le Duc, réalisateur du *Meilleur Pays du monde*. *Ciné-Bulles*, 39(1), 16–22.



Entretien Ky Nam Le Duc,
réalisateur du **Meilleur Pays du monde**

« Le Québec n'est pas raciste, mais il peut le devenir. »

MICHEL COULOMBE

Rendez-vous avait été pris par beau temps, dans un parc, autour d'une table à pique-nique, bref à distance, pour parler avec Ky Nam Le Duc de son deuxième long métrage, **Le Meilleur Pays du monde**. Au moment de la rencontre, le cinéaste ne pouvait que spéculer sur la date de sortie de son film, un an après sa présentation au Festival du nouveau cinéma. Ky Nam Le Duc a d'abord réalisé quelques courts métrages, **West Coast** (2006), **Effets secondaires** (2007), **Terre des hommes** (2009), **Poudre** (2010), avant de tourner un premier long, **Oscillations** (2017). Un ancien rappeur rencontre une doctorante la nuit, dans les couloirs de Polytechnique Montréal et retrouve son jeune frère, puis son père disparu depuis des années. L'action de son film suivant, **Le Meilleur Pays du monde**, se situe dans un futur immédiat, au moment où les Canadiens ont élu un gouvernement d'extrême droite hostile aux immigrants. Ce contexte politique rapproche un père coupé de sa fille, un homme séparé de sa femme et un garçon abandonné par sa mère. Discussion autour de sujets sérieux ponctuée de grands éclats de rire.

Ciné-Bulles: La connotation ironique du titre de votre film le distingue des précédents. Pourquoi ce choix?

Ky Nam Le Duc: Le premier titre était «Kanata». Je l'avais choisi avant d'entendre parler du projet de Robert Lepage. Il n'était plus utilisable. J'ai mis beaucoup de temps à en trouver un autre. En 2019, il y a des lustres, le film a été présenté au FNC sous le titre «Canada». Comme sa sortie a été suspendue à cause de la COVID-19, j'ai réfléchi au titre à la lumière de ce qui se passe aux États-Unis et pensé à ma grand-mère vietnamienne, morte l'an dernier à l'âge de 90 ans, qui disait souvent, sans ironie, qu'ici c'était le meilleur pays du monde. (Éclat de rire) C'est un peu un hommage que je lui rends, mais il y a effectivement un côté ironique.

Le film est une dystopie. Les immigrants quittent le pays, disparaissent ou sont refoulés à la frontière. Vous exprimez une grande inquiétude et pourtant vous êtes né ici.

Mes parents sont des *boat people*. Ils ont fui le Vietnam en catastrophe. Lors du référendum en 1995, il y avait cette idée qu'il faudrait peut-être partir. Depuis leur arrivée au Québec, il y a toujours eu cette possibilité. Aussi, ma mère cachait de l'argent dans les murs. Au Vietnam, on y cachait de l'or. Ça vaut pour tous les Vietnamiens de cette génération. On pourrait parler des Syriens et ce serait la même chose. Un traumatisme. Aujourd'hui, mon père ne retournerait pas au Vietnam, il trouve que c'est trop chaud, mais cette tension identitaire reste présente. Ça m'a marqué. Moi, si j'avais pu voter en 1995, j'aurais voté oui. Ils ont ouvert le champagne pendant que je pleurais dans ma chambre! C'est pour ça que je me demande à quel moment on a fini d'immigrer.

Vous êtes un immigrant de la deuxième génération.

Et je me pose des questions. Qu'est-ce que l'on fait avec le nationalisme? Comment être fier de son pays sans tomber dans le quasi-fascisme? Mon père est un grand fan de Donald Trump. Il en parle tout le temps, il l'aime beaucoup! Le personnage vietnamien en est inspiré. Je n'ai pas fini d'explorer ça. Je ne sais pas à quel moment je vais me sentir à 100 % Québécois. Je me pose souvent cette question. Si je discute avec un entrepreneur pour des rénovations au téléphone, il est un peu choqué lorsqu'il me rencontre parce que je n'ai pas trop

d'accent. Ce n'est pas désagréable, mais il me fait savoir qu'il ne s'attendait pas à quelqu'un comme moi. On vous rappelle régulièrement que vous êtes différent. Encore la semaine dernière sur la rue, un camionneur s'est mis à me parler en faux chinois! Si je ressemblais à Maxime Giroux ou à Simon Lavoie, je ne vivrais jamais ce genre d'expérience. À moi de m'approprier ça.

Ce que vous avez fait en passant au long métrage. Vous avez entrepris de fouiller la question de l'immigration, donné à votre cinéma une couleur politique. D'où cela vous vient-il?

Quand j'étais au secondaire, Pierre Falardeau est venu nous présenter **Octobre**. Je ne savais rien du cinéma québécois ni de la crise d'Octobre. La cloche a sonné, mais tout le monde est demeuré dans l'auditorium. J'ai compris beaucoup de choses, notamment qu'il y a un lien entre le cinéma et l'identité d'une nation. C'est resté. Par la suite, j'ai découvert le cinéma de Robert Morin.

Pierre Falardeau et Robert Morin sont vos deux cinéastes de référence.

Ceux dont je suis le plus proche. Leurs films m'ont parlé. Certains cinéastes de ma génération qui ont étudié à Concordia ont choisi de tourner en anglais. Pour ma part, je savais que j'allais faire des films en français. Je n'allais pas trahir la mémoire de Pierre Falardeau! (Éclat de rire) Si je croyais que le Québec est profondément raciste, j'essaierais de travailler au Canada anglais.

*J'ai relevé cette réplique dans **Le Meilleur Pays du monde**: «Le Québec est pas fasciste quand même!»*

Le Québec n'est pas raciste, mais il peut le devenir. Ce serait fou de croire que l'on n'est pas vulnérables aux tendances que l'on observe dans d'autres sociétés, que ce soit en Hongrie, en France ou en Allemagne.

Quand j'étais au secondaire, Pierre Falardeau est venu nous présenter **Octobre**. Je ne savais rien du cinéma québécois ni de la crise d'Octobre. La cloche a sonné, mais tout le monde est demeuré dans l'auditorium. J'ai compris beaucoup de choses, notamment qu'il y a un lien entre le cinéma et l'identité d'une nation. C'est resté. Par la suite, j'ai découvert le cinéma de Robert Morin.

Dans vos longs métrages, le statut des immigrants est abordé avec gravité.

Il y a de la gravité parce qu'on est dans une ère d'anxiété. Ça vient des médias, des réseaux sociaux. Les gens de ma génération se tiennent loin de la politique. Il y a un détachement, comme si ça ne nous concernait pas. J'espère maintenant pouvoir traiter ce sujet avec légèreté, en tirer un film comique.

Une comédie, vraiment?

On ne fait que des drames là-dessus, c'est lourd. J'aimerais faire un film qui rejoigne les gens. Il manque de représentation de gens de couleur dans les comédies. Je voudrais faire un film drôle qui intègre la COVID-19 et les minorités visibles! C'est un gros défi.

Dans vos films, courts et longs, les hommes de couleur sont plus présents que les personnages d'origine asiatique. Est-ce une façon de parler de votre rapport à l'immigration en faisant un pas de côté?

Oui. Il faut aussi dire qu'il n'y a pas d'acteurs vietnamiens, ou très peu, alors que dans la communauté noire, haïtienne, il y a un bassin. Ça me permet de mettre en scène des personnages que l'on voit trop peu souvent dans notre cinéma. Si je ne tournais qu'avec des acteurs caucasiens, je participerais au problème.

Maintenant que l'on se préoccupe de plus en plus d'appropriation culturelle, comment abordez-vous votre collaboration avec des acteurs d'origine haïtienne?

Je travaille de près avec eux. **Oscillations** est presque une œuvre collective. Quand le film a été présenté dans des festivals, des spectateurs s'étonnaient que je ne sois pas noir! On fait tous, d'une façon ou d'une autre, de l'appropriation culturelle, sans quoi on est cloisonnés, ghettoisés.

Dans vos deux longs métrages, on voit néanmoins un homme vietnamien, chaque fois interprété par le même acteur. Il n'a pas le beau rôle. Pourquoi?

Un des dangers de la représentation consiste à vouloir présenter à tout prix des personnages gentils et beaux. Comme je suis de cette com-

munauté culturelle, je peux me permettre de ne pas lui donner le beau rôle. Les autres réalisateurs auraient moins de liberté que moi. Je suis convaincu que Chloé Leriche (**Avant les rues**) se pose toujours ce genre de question au sujet de la représentation quand elle tourne chez les Atikamekw. C'est plus délicat. J'ai plus de latitude que d'autres par rapport à la communauté vietnamienne.

Avez-vous écrit ces rôles spécifiquement pour cet acteur?

Oui. Il y a chez Nguyen Thanh Tri, un ami de ma famille, une certaine dureté. **Le Meilleur Pays du monde** n'aurait jamais pu être fait sans lui. Il a tenu des petits rôles ici et là au cinéma et à la télévision, un pharmacien dans **Les Invasions barbares**, un petit rôle dans la série *Casino*. Il était ingénieur pour Hydro-Québec. À sa retraite, il s'est mis à tourner dans des courts métrages, des séries, sous son nom d'acteur, Sean Lu, dans le rôle de l'Asiatique de service. (Éclat de rire) L'absence d'acteurs est une limite, mais je continuerai de chercher; c'est un combat que j'apprécie, celui de la représentation. Il y a quand même des moments où je me dis que c'est plus simple de faire des films avec Roy Dupuis et Sophie Cadieux. (Éclat de rire)

*Vous avez tourné avec Léane Labrèche-Dor dans **Oscillations**, ce qui vous a visiblement amené à Mickaël Gouin dans **Le Meilleur Pays du monde**.*

C'est joyeux pour un réalisateur de travailler avec des acteurs qui ont de l'expérience et qui sont confiants. Les non-professionnels manquent de confiance. J'aime travailler avec les deux. Léane est venue passer une audition. C'est une virtuose de son instrument. Elle et Mickaël savent d'instinct que la troisième prise est la bonne. Avec les non-professionnels, il faut simplifier le découpage. Comme ils ne sont pas à l'aise avec les raccords et qu'ils demandent plus d'attention, c'est plus long. Mais si je ne le fais pas, si moi je ne travaille pas avec des non-professionnels issus des communautés culturelles, qui va le faire?

*Parlons de votre pudeur, très apparente dans **Le Meilleur Pays du monde**. Vous filmez la douleur d'un garçon noir abandonné par sa mère non seulement à distance, mais de dos la nuit!*

C'est asiatique! (Éclat de rire) On voit ça souvent dans les films chinois, japonais ou vietnamiens. Le



Les comédiens Mickaël Gouin (Alex) et Sean Lu (Hiên) dans *Le Meilleur Pays du monde*

spectateur comprend la douleur de cet enfant, il n'a pas besoin de le voir en gros plan.

Après quoi on le voit, de près, pratiquer des mouvements qui relèvent des arts martiaux.

J'y vois un relais. Une forme de prière aussi. Pour revenir à la pudeur, je dirais que mon cinéma est très verbomoteur. Cela me touche profondément les gens qui se parlent, car, dans ma culture, on ne le fait pas tant que ça. Pas de longues conversations autour du feu... C'est pourquoi je suis fasciné par des films comme **Quiconque meurt, meurt à douleur** de Robert Morin. À travers le français, la langue, on s'approprie le Québec.

À quel âge avez-vous appris le français?

Jusqu'à l'entrée à l'école, je ne parlais que vietnamien. J'ai de la gratitude à l'égard de mes parents, car je le parle très bien. Arrivée ici il y a 40 ans, ma mère ne parle toujours que vietnamien avec quelques mots de français.

*Dans **Oscillations** un père disparaît, dans **Le Meilleur Pays du monde**, c'est une mère. Ils sont tous deux de race noire. Dans le premier film, l'un des fils affirme: « C'est si facile pour nous de disparaître. » D'où vous vient cet intérêt pour les disparitions?*

Dans les deux films, la quête identitaire est très présente. Je trouve ça joli d'y ajouter une dimension polar. Il y a l'enquête sur ces disparitions et une enquête sur soi-même. La disparition d'un tiers permet d'explorer le sujet. Quand quelqu'un disparaît, on réalise sa valeur. Dans nos sociétés, il est facile de quitter Montréal et de s'installer à Trois-Rivières pour se réinventer une vie. On a moins d'attaches, c'est plus facile de disparaître, ce qui ne vaut pas que pour les minorités. On est tous un peu atomisés.

*Le début du **Meilleur Pays du monde** rappelle l'un de vos courts métrages, **Terre des hommes**, où un Mexicain qui vient de traverser la frontière canadienne est amené dans un poste de police. Dans le long métrage, deux Mexicains qui ont traversé la frontière illégalement s'interrogent au sujet des ingrédients de la poutine.*

Je trouvais ça beau une longue conversation en espagnol au sujet de la sauce de la poutine. C'est drôle bien sûr, mais il y a une certaine poésie là-dedans. La poutine est leur référence culturelle. Ils se sont inventé un pays.

*Comme l'immigrant dans **Terre des hommes** qui s'est accroché à une image, celle d'une carte postale du pavillon des États-Unis à l'Exposition universelle de 1967.*

Dans **Le Meilleur Pays du monde**, je voulais exprimer un changement politique sans placer une milice à la frontière, d'autant que l'on n'avait pas d'argent pour les scènes de foule. Deux hommes disent aux immigrants qu'ils ne sont pas censés être là. Les gens qui arrivent ici ont besoin de référents, par exemple la poutine, sur lesquels on peut se poser de nombreuses questions.

Imaginez-vous dès le départ un tournage d'hiver?

Pas du tout. Ce devait être un film d'été. Mais l'hiver convient beaucoup mieux. Pour la disponibilité des acteurs et un meilleur accès à l'équipement, l'hiver c'est plus facile. Cet hiver-là, il y a eu beaucoup de neige. Âgé de 70 ans, Sean, qui devait souvent tourner dehors, dans le froid, s'est montré très généreux. Je n'aurais jamais pu tourner **Oscillations** l'hiver. Le budget, d'à peine 100 000 \$, ne le permettait pas. On devait supplier des fournisseurs de nous prêter de l'équipement.

Vous vous êtes presque toujours autoproduit. Vous êtes à la fois réalisateur et producteur.

C'est très difficile. Je ne me sens plus la force de le faire, mais j'avais besoin de réaliser ces films. Les institutions de financement préfèrent soutenir des producteurs. Le fonds réservé aux productions indépendantes n'existe plus et ça change tout.

Pourquoi le film met-il tant de temps à sortir?

L'élection américaine nous semblait un bon moment. La deuxième vague est arrivée...

Dans ce contexte, certains cinéastes ont renoncé aux salles de cinéma. Pas vous.

J'ai fait ce film pour mes parents, leurs amis, leur communauté. Pour eux, le cinéma est un temple, alors j'aimerais qu'ils voient le film dans un vrai cinéma, pas une salle que l'on a réservée. C'est symbolique. Un film avec des gens comme eux, au Québec, sur un très grand écran.

*Le passé des personnages tient une place importante dans chacun de vos films. Dans **Le Meilleur Pays du monde**, il s'agit du passé militaire de l'homme d'origine vietnamienne.*

Dans la communauté, il plane une méfiance. On croit que telle personne est communiste ou qu'un homme est ici en tant qu'espion. C'est là et l'on n'en parle jamais.

La fille de ce personnage refait sa vie au Vietnam dont elle donne une image moderne, rassurante.

L'ailleurs est toujours meilleur. Dans quelques années, elle sera désillusionnée. Le Vietnam



La première scène du film qui montre deux Mexicains froidement accueillis par des Québécois au moment où ils traversent la frontière.

d'aujourd'hui n'a plus rien à voir avec le pays que ses parents ont quitté. Les gens de cette génération écoutent de la musique vietnamienne qui s'arrête à une certaine année. Le pays est figé dans le temps.

Vos personnages principaux sont toujours des hommes. Les femmes, peu nombreuses, gravitent autour d'eux.

Je suis incapable d'écrire pour une fille, alors je fais des films de gars. On sent aujourd'hui ce questionnement sur ce que ça signifie être un vrai homme. Est-ce qu'une telle chose existe? Quelle est la place des gars? Dans mon dernier film, l'homme d'origine vietnamienne a une pensée masculine, les rôles sont bien définis pour lui, alors que le personnage de Mickaël Gouin ne sait pas trop où mettre les pieds.

*Son équivalent dans **Oscillations**, joué par Ted Pluviose, est sur le même modèle, tout aussi indécis.*

Comme dans la plupart des films québécois! (Éclat de rire) Il y a de plus en plus d'adolescents. J'en connais plusieurs. Moi, j'ai la chance d'avoir la vocation du cinéma. Pierre Falardeau nous avait parlé du cinéaste comme d'un prêtre. D'ailleurs, il répandait la bonne nouvelle, il prêchait.

Ted Pluviose jouait dans vos courts, toujours un peu le même personnage.

C'est lui! Je me suis inspiré de son personnage de rappeur, connu sous le nom de Dirty Taz sur la scène *underground*. Quand il n'est pas sur scène, Ted ne dit rien. Je l'ai rencontré il y a 15 ans, quand j'étais étudiant. Nous étions tous deux concierges dans un hôpital psychiatrique.

Vous lui faites d'ailleurs jouer un concierge.

Son père a disparu dans les mêmes circonstances que celui de son personnage. Même chose pour le garçon de neuf ans dans **Le Meilleur Pays du monde** dont le personnage a été abandonné par sa mère. Quand on a appris qu'il avait vraiment été abandonné par sa mère, il a fallu se demander ce que l'on ferait avec ça. On lui en a parlé. Il était capable de cloisonner, capable aussi d'émotion. Je n'ai jamais joué là-dessus.

Les personnages principaux de vos longs métrages ont un frère radicalisé, l'un s'exprime au nom de la



Phuong (Alice Tran), la compagne d'Alex, discute de son avenir avec son père.

communauté noire, l'autre est d'extrême droite. Des frères qui maîtrisent le discours.

Ils ont des idées attirantes, plus de verve, plus de confiance que leurs frères. Ils attribuent des torts, ils proposent des solutions. L'appel de l'extrême est de plus en plus fort.

Est-il arrivé qu'un acteur noir vous dise que le scénario ne sonnait pas juste?

Jamais. On me dit plutôt que c'est trop près. Dans **Oscillations**, dans la scène où le fils retrouve son père, Ted m'a prévenu: « Je vais pleurer pour vrai. »

Votre monteur se nomme Ky Vy Le Duc. Y a-t-il un lien de parenté?

C'est mon frère. Il a l'habitude des formats plus courts, il m'aide beaucoup à trouver le rythme. Comme il y a des scènes en vietnamien dans **Le Meilleur Pays du monde**, je n'ai pas eu à les lui traduire. J'aurais aimé coréaliser des films avec lui, mais ce n'est pas quelque chose qui l'intéresse.

Comment avez-vous travaillé avec la directrice de la photographie de vos longs métrages, Isabelle Stachtchenko?



Alex (Mickaël Gouin) présente Junior (Stanley Junior Jean-Baptiste) à Hiên (Sean Lu).

Nous avons visité les lieux de tournage ensemble, à la recherche de lieux qui allaient nous aider. On a eu la chance de tourner **Oscillations** à Polytechnique Montréal. Sans argent, il faut toujours bien se préparer. C'est aussi vrai si l'on en a davantage, je suppose. (Éclat de rire) Quand on est bien organisé, il n'y a pas de raison de dépasser l'horaire de tournage de trois heures chaque jour.

Le tournage est-il l'aspect de la création que vous préférez?

Je préfère de loin écrire. En montage, quand on a peu de budget, on a généralement le choix entre deux prises et l'une d'elles est ratée! (Éclat de rire)

Arrivez-vous à écrire malgré la pandémie?

Je trouve ça difficile d'écrire un scénario en temps de COVID-19. Faut-il ou pas en faire abstraction? En tenir compte, raconter une histoire qui se passe avant ou dans le futur, ou encore m'inspirer de ceux qui ont réussi à faire des films même s'il y avait une révolution dans leur pays?

Mettez-vous toute votre énergie dans un seul projet?

Je trouve ça plus facile de travailler à plusieurs projets. Je rassemble des idées, je prends des notes.

Je me souviens précisément du moment où tout ce que j'avais ramassé pour **Oscillations** a collé ensemble. C'était en plein milieu de la nuit, j'ai écrit aussitôt la trame et l'on a tourné deux mois après.

Vos deux longs se complètent. Ce cycle va-t-il se prolonger?

Je crois que ça s'arrête là. Quand j'ai fait ces films, on parlait beaucoup du besoin de diversité. Aujourd'hui, je n'en peux plus d'être invité à des tables rondes sur la question. J'ai une certaine lassitude. Je ne dis là-dessus que deux choses : si vous voulez qu'il y ait des films avec des gens de couleur, faites-les et si l'on ne les fait pas, c'est que c'est difficile, qu'il n'y a pas d'argent pour ça. Quand on a souhaité qu'il y ait davantage de films faits par des réalisatrices, on a pris les moyens. Quant à la diversité, on progresse, mais très lentement. On voudrait qu'il y ait davantage de premiers rôles tenus par des acteurs appartenant aux minorités visibles, mais ils sont moins connus et ils ont souvent moins de métier. C'est l'œuf ou la poule, comme au hockey. Quand on ne joue pas assez souvent, c'est plus difficile sur la glace. Difficile d'être au niveau. Ce n'est pas une question de talent. La solution est simple : on peut créer plus d'opportunités, sachant que l'on n'a pas de souci de rentabilité — tous nos films sont déficitaires — et que tout passe par deux décideurs, la SODEC et Téléfilm Canada.

Vous vous attendez à ce qu'ils se montrent plus sensibles à ces questions.

Téléfilm Canada publie des communiqués où l'on affirme se préoccuper de la diversité. Lorsque je leur ai fait une demande en postproduction pour **Le Meilleur Pays du monde**, la réponse a été négative. À quoi bon faire des déclarations et diffuser des communiqués... Comme on l'a fait pour les réalisatrices, il faut poser des gestes. Il faut davantage de mesures incitatives. Personnellement, je n'ai pas envie de parler encore de ça cinq ans. Je suis venu au cinéma pour la beauté de l'art, pas parce que j'avais des revendications politiques ou raciales à faire. Mais je serais hypocrite de ne pas le faire. Je pense à ceux pour qui je fais des films et je me sens interpellé. **CE**